

*La Seconde République  
dans trois livres autobiographiques  
d'Eduardo Haro Tecglen :*  
El niño republicano,  
Hijo del siglo *et* El Refugio

**L**E JOURNALISTE et écrivain Eduardo Haro Tecglen, né à Pozuelo de Alarcón (Madrid) le 30 juin 1924, appartient à une famille d'intellectuels aisée et qui adhérait à l'idéologie progressiste de la Seconde République. Il avait donc sept ans lorsque la République a été proclamée, douze lorsque la guerre civile a éclaté et quinze lorsqu'elle s'est terminée. Fils d'un journaliste de *La Libertad*, Haro s'est initié au journalisme de façon autodidacte (il l'explique dans son ouvrage *El Refugio*) dans *Informaciones*, journal d'idéologie phalangiste qui avait, selon lui, un « groupe rouge » de journalistes. Après avoir écrit dans *Triunfo*, il le fait actuellement pour *El País*. En outre, il a été le directeur de Radio Exterior de España au début de la démocratie actuelle et il a reçu le Prix de l'Association de Journalistes Européens. Haro a publié plus de 20 livres et il a écrit l'introduction de nombreux ouvrages de politique internationale et de critique théâtrale. Haro considère ses livres, la seule fois où il en parle dans les trois ouvrages dont nous allons parler, comme « libros de ensayista heterodoxo, pesadote, cargante », « de los que no se vendían nunca » et de « rojos » (*Hijo del siglo* : 39). Pour lui, son métier d'écrivain ne différerait pas de celui de journaliste. On peut le constater dans les trois ouvrages : ils ressemblent à un ensemble de chroniques plutôt qu'à des narrations structurées. Nous allons faire ici une présentation de chaque

ouvrage en résumant leurs contenus et en caractérisant de façon générale le rôle que la II<sup>e</sup> République y joue. À notre connaissance, ces ouvrages n'ont pas encore fait l'objet d'étude, bien que la figure de Haro soit sans doute valorisée comme chroniqueur (pour sa seule collaboration actuelle à *El País* il a largement dépassé les trois mille articles).

À la fin des années 90, Haro a publié ces trois livres autobiographiques : *El niño republicano* (1996), *Hijo del siglo* (1998) et *El Refugio* (1999). (Nous les mentionnerons désormais sous les sigles NR, HS et ER.) En 2000 Haro a publié un quatrième livre intitulé *Arde Madrid* que nous ne prenons pas en compte pour ce travail car son but est plus romanesque : la construction d'un récit sur le siège de la capitale pendant la guerre civile. *Arde Madrid* est un livre en principe consacré à un seul sujet, contenant de nombreuses anecdotes sur la vie quotidienne dans la ville pendant les jours du siège. En revanche, les trois livres que nous commentons autour du sujet de la Seconde République n'ont pas de plan narratif déterminé et ne se consacrent pas à une seule période de la vie de l'auteur, même si, à cause de son titre, le premier puisse sembler dédié à l'enfance de Haro. Ils ont été présentés dans des comptes rendus de presse comme des mémoires, bien qu'ils soient en réalité plus proches des chroniques : « Crónica » est justement le sous-titre de *Hijo del siglo* et, dans un de ses chapitres intitulé ainsi, Haro dit que la chronique est « un artículo de actualidad [...]». En el diccionario *Claves* se pone un ejemplo, al que me acojo : *En una crónica se cuenta algo de lo que se ha visto y se permiten comentarios personales* : parece que es lo de mi padre, lo mío » (HS : 9). Haro insiste sur le mot « chronique » comme hommage à son père et parce que le mot fut, semble-t-il, interdit par la censure (HS : 8).

Dans aucun des trois livres la Seconde République n'est spécialement traitée comme sujet de discussion ou d'analyse, mais elle est bien présente comme point de référence d'illusions et d'espoirs déçus. Pour les présenter rapidement, nous signalerons que *El niño republicano* est justement qualifié sur la quatrième de couverture comme un « gran retablo de ideas, estampas y tipos humanos que reproduce de forma impresionista la España previa al alzamiento fascista ». Dans son prologue, Haro explique encore : « No hablo de la II República como período político o histórico; hablo de un niño que hubo dentro de ella, a partir de una adhesión » (NR : 10). Malgré cela, l'ouvrage va au-delà de ce projet, car Haro ne parle pas que de son enfance et il n'emploie pas que le regard de son enfance pour parler du passé de la République ou d'un passé plus proche. L'enfance est ici choisie, nous semble-t-il, avec au moins une double finalité : d'une part, doter le récit de réalisme en l'attribuant, en principe, à un regard naïf et donc non médiatisé

politiquement ; et, d'une autre, regrouper sous ce regard ceux d'autres personnes analogues au niveau idéologique et/ou au niveau générationnel. Comme il le dit lui-même dans *El Refugio*, « La demagogia es la única razón de escribir y hablar. Prestar sonido de voz a los mudos, prestar letras a los analfabetos. Hay gente que no se atreve a formularse a sí misma su dolor o su humillación o su miedo » (ER : 205).

Haro a tendance à mentionner à plusieurs reprises les noms des membres de sa génération les plus proches de lui en ce qui concerne l'idéologie, le milieu social et/ou le milieu professionnel. Fernando Fernán-Gómez, auteur de l'autobiographie *El tiempo amarillo* (qui commence justement par ses souvenirs d'avril 1931), est sûrement la personnalité la plus proche de Haro pour le public en général. En effet, en 1997 Diego Galán a publié *La buena memoria de Fernando Fernán-Gómez y Eduardo Haro Tecglen*, livre consistant en une conversation entre les deux sur les trois dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle en Espagne. Dans *El niño republicano* Haro réfléchit sur le fait de parler de l'enfant qu'il était entre 1931 et 1936. Il se pose la question aussi par rapport à d'autres auteurs comme José Agustín Goytisolo ou Adolfo Marsillach. Haro critique le fait que ceux-ci changent l'enfant qu'ils ont été en un seul ensemble d'anecdotes, en même temps qu'il se demande si, lui, il n'a pas le même défaut (NR : 153). En se considérant, comme eux, un enfant de la haute bourgeoisie, il craint qu'ils ne trahissent les enfants qu'ils furent. À son avis, ils devraient faire plus d'efforts pour récupérer l'esprit de progrès et de liberté de la République, et d'espoir dans quelque chose de meilleur après la guerre, plutôt que pour offrir une longue série de données objectives, même réalistes. En effet, chez Haro nous trouvons plus d'intérêt pour l'esprit que pour les données, ce que montre l'approche de la vision néomoderniste, sur laquelle nous reviendrons à la fin de cet article.

Pour beaucoup de choses, les centres d'intérêt et les points de vue de Haro peuvent être partagés par des journalistes et écrivains de sa génération tels que Miguel Delibes (même s'il y a chez lui un intérêt plus particulier pour le milieu rural) ou Luis Carandell (qui a travaillé avec Haro pour *Triunfo* et qui le décrit en tant que son sous-directeur dans son autobiographie [2000 : 312-313]), et même par des gens liés au monde du théâtre comme Fernán-Gómez. Ils ont tous fait face au régime franquiste de l'intérieur de l'Espagne. Haro, surtout dans *El Refugio*, se montre fier d'avoir fait de son mieux dans la lutte contre la censure : « No creo que el fascismo y la dictadura sean bien comprendidos hoy : no creo que nadie tenga la sensación de opresión real, de humillación o de cautiverio que implantó sobre los que dejó vivos en su conquista » (ER : 27).

Dans *Hijo del siglo* les sujets les plus traités sont la critique du régime franquiste et l'évolution du communisme. La présence explicite de la Seconde République est moins importante que dans *El niño republicano*, bien qu'elle fasse encore partie de la « structure profonde » du récit. Néanmoins, comme nous allons le voir, la thèse de Haro est que l'assaut contre la République a été une conséquence du malaise des vaincus de 98 (HS : 176) et que la perte de la République a été la conséquence de sa propre capacité de changement (HS : 184).

Les sujets centraux du livre suivant, *El Refugio*, sont la politique internationale, les problèmes historiques du communisme et la situation politique de l'Espagne actuelle. Mais surtout (et voici la différence la plus importante par rapport aux deux titres antérieurs) cet ouvrage répond à un besoin de justification. Le livre commence avec un chapitre intitulé « El niño fascista » où trois articles surprenants d'autres auteurs<sup>1</sup> révèlent une apparente vénération de Haro pour le régime franquiste dans l'immédiate après-guerre. Différentes façons de justifier son attitude jalonnent son récit dans ce dernier ouvrage. Les accusations prennent appui sur l'article que Haro élabore pour *Informaciones* à propos des funérailles de Primo de Rivera à l'Escorial.

Es la que ahora encuentran como un hallazgo de mi miseria los canallescocompañeros. Me han llamado ya estalinista, espía soviético, momia, han dicho que soy mala persona. Sólo les quedaba el peor insulto : llamarme lo que ellos eran, falangista. Si sabrán ellos cómo se podía ser de miserable siendo falangista : era su partido, su personalidad. [...] Estoy satisfecho de haber vivido de rodillas esperando el momento de ponerme en pie (ER : 32).

Malgré ce besoin de justification et en même temps précisément à cause de lui, l'influence de la Seconde République est très présente, bien qu'elle ne soit pas très souvent mentionnée. Même quand Haro analyse ou commente la situation politique actuelle et celle de la dernière transition à la démocratie, il ne cesse d'établir des comparaisons directes avec la République.

Bien que nous trouvions plusieurs souvenirs exclusifs de la personnalité de Haro, c'est-à-dire ce que M. Halbwachs appelle une mémoire proprement dite autobiographique (1950 : 37), nous pensons que, en même temps, Haro est un bon exemple de la notion de mémoire collective, au moins

---

<sup>1</sup> Il s'agit des articles « El acertijo » de Jaime Campmany (*ABC*, 30.10.98), « José Antonio, Franco, Castro » de Gabriel Albiac (*El Mundo*, 04.03.99) et « De Pinochet a Franco » de Baltasar Porcel (*La Vanguardia*, 09.03.99).

en ce qui concerne les faits. Il s'agit d'une mémoire qui reconstruit le passé tout en restant inscrite dans le présent et qui se transmet au travers de canaux familiers.

En général, la vision de Haro sur la République est idéalisée pour des motifs idéologiques (qui procèdent de sa famille et qu'il garde par conviction personnelle) et vitaux (la République coïncidant avec son enfance). D'un point de vue psychologique, la crise à laquelle Haro fait face pendant son adolescence est double parce que la perte de l'innocence se confond avec la perte de la liberté imposée par le nouveau régime, surtout aux enfants de républicains. Cette idéalisation se produit chez Haro à travers une expression fragmentée et incomplète, ce qui lui est propre (par contre, l'autobiographie de Carlos Castilla del Pino (1997) et celle d'Antonio Gala (2000) sont de bons exemples de mémoire sélective, structurée et ordonnée, bien que de façon différente chez chacun). La vision de la République est fragmentée parce que Haro y consacre des pages éparses dans chaque livre, mais en plus sa manière d'en parler est souvent *in media res*. De surcroît, Haro arrive rarement à la fin d'une histoire : il la laisse souvent inachevée par rapport aux attentes de lecture qu'il a pu créer. Parfois, le lecteur pourra trouver ailleurs dans l'ouvrage ou dans un autre livre des données importantes pour sa compréhension. Le lecteur modèle de Haro est un lecteur idéal et intertextuel concernant l'ensemble de ses ouvrages : il ne coïncide pleinement qu'avec lui-même. Haro ne prétend donc pas instruire les lecteurs ni leur dire ce qu'ils doivent penser. Les désordres sont constants dans les trois ouvrages. Il est même exagéré de parler de digressions parce que pour les distinguer on nécessiterait au moins un sujet ou plusieurs sujets stables ou prédominants traités de façon à ne pas les entremêler.

Telles sont les principales particularités stylistiques de Haro par rapport à d'autres intellectuels de sa génération qui ont écrit récemment leur autobiographie ou leurs mémoires. Par exemple, en ce qui concerne le fait de ne pas expliquer le contexte où d'insérer beaucoup de références du passé, ou de laisser inachevé un sujet déterminé, Haro se trouve à l'opposé de C. Castilla del Pino. Les façons de voir et concevoir la II<sup>e</sup> République chez ces auteurs peuvent être aussi différentes que leurs particularités stylistiques<sup>2</sup>. Luis Carandell et Carlos Castilla del Pino ont été des enfants qui ont appartenu aux « Requetés » (notamment Castilla) : ils s'efforcent de parler de leur détachement de la pensée franquiste (surtout Castilla ; pour Carandell c'est quelque chose de plus anecdotique). D'un autre côté, parmi les sept

---

<sup>2</sup> Cette formulation impliquerait que le style n'a pas à voir avec la focalisation, ce qui ne correspond pas à l'idée de « style » de G. Genette (1972 : 225-268).

autobiographies de Jorge Semprún (hors ses « romans autobiographiques »), *Adieu, vive clarté...* (1998) est celle qui a le plus à voir avec la II<sup>e</sup> République, mais elle n'est pas aussi marquante dans son œuvre que, par exemple, sa réclusion à Buchenwald ou son appartenance au Parti Communiste d'Espagne. En plus, étant donné que dès 1936 sa famille part, comme il le raconte dans le premier chapitre de son autobiographie de 1998, pour les Pays-Bas, où son père est envoyé en tant que chargé d'affaires de la République, sa prise de conscience politique se produit dans un autre contexte (l'engagement dans la résistance française, la déportation et la collaboration avec le Partido Comunista de España dans la clandestinité). Cependant, Semprún et Haro sont les auteurs dont l'expression de l'identité est le plus liée aux idéaux républicains. La II<sup>e</sup> République, par contre, a pratiquement disparu dans l'autobiographie de Antonio Gala et dans celles de Antonio Martínez Sarrión (1993 ; 1997), qui sont nés lors de la guerre civile (en 1936 et en 1939, respectivement).

Le prologue d'*El niño republicano* est la partie de ces trois ouvrages où l'on traite le plus directement la Seconde République comme sujet principal. Il représente une élégie émouvante de ce que signifiait historiquement pour l'Espagne la République, dont la fin est toujours rappelée par Haro comme un assaut. La vision de la République reçoit dans ce livre un traitement plus nostalgique et moins pessimiste que dans les deux autres ouvrages, même si, en les voyant comme un tout, le ton de pessimisme prévaut. Haro fait l'éloge dans *El niño republicano* de la mentalité progressiste de la République par rapport au conservatisme franquiste ; il dit sa confiance et son espoir dans les progrès de la science, qui se reflètent dans les premières apparitions de la cybernétique (NR : 36). De même, il rappelle et décrit la richesse culturelle de la rue d'Alcalá entre Sol et Gran Vía (NR : 132) et même ses souvenirs de *La Barraca* et des *Misiones Pedagógicas* en 1935 (NR : 200), qui l'intéressent plus particulièrement, étant donné ses liens avec le théâtre.

La République, comme c'est souvent le cas parmi les intellectuels antifranquistes de la génération de Haro, est surtout une question d'identité. Malgré ses critiques du communisme et plus concrètement des communistes qu'il considère utopiques, Haro insiste pour être qualifié de « rojo », même face à quelqu'un simplement « de izquierda » (NR : 41). Il nous rappelle Jorge Semprun (né seulement sept mois avant Haro), qui réclame aussi pour lui-même le qualificatif de « rojo » et spécialement celui de « rojo español » dans le contexte européen. En fait, Semprun est une figure qui apparaît fréquemment dans les réflexions de Haro, surtout dans ER, où il est soumis à une dure révision critique (ER : 220), de même que tout le communisme espagnol.

Dans *Hijo del siglo* il y a un peu plus d'intérêt pour signaler la cause de la fin de la République, la cause de sa mutilation, qui n'est pas vraiment inattendue, mais qui est bien surprenante pour un enfant qui ne peut pas comprendre la complexité de la situation politique de l'Espagne des années 30. Dans cet ouvrage une des thèses de Haro est que l'attaque contre la République fut la conséquence du malaise des perdants de 98 :

Vino la República. Habían pasado, en 1931, solamente 33 años; y España había salido de los malos siglos del Imperio y comenzaba a vivir. Era lo que había ganado por el Desastre. Eso sí, los generales africanistas, y los últimos amigos del Rey, y los nostálgicos de Primo, se alzaron y quisieron hacer imperio para ellos en la España que se regeneraba : y ese sí que fue un desastre. No dejaré nunca de pensar que los hombres del Desastre fueron los que la mataron. Había que oír a Franco y a los suyos hablar de la pérdida de las colonias : todo fue por culpa de los civiles. Y de los Estados Unidos. He conocido aún, en mi juventud, gente que odiaba a los Estados Unidos sólo por eso. Y algunos que se hicieron germanófilos en las dos guerras mundiales solamente por conseguir la ruina de los Estados Unidos. Aunque fuera por manos de otros (HS : 176).

Cependant, quelques pages plus loin, Haro allègue aussi une raison inhérente au caractère de la République pour justifier sa fin :

Sin necesidad de juzgar ahora la calidad de los cambios republicanos, los errores o los aciertos, la realidad es que la República modificó el país : desde el divorcio a la reforma agraria, desde la instrucción pública a la cultural, desde el caciquismo al sistema electoral, todo se removió en el país. Podría sospecharse que la inmovilidad actual tenga como mira precisamente el miedo a que pase lo que con la República : resultar destrozada por su capacidad de cambio (HS : 184).

Dans cette citation on trouve un autre aspect essentiel de la vision de la République chez Haro : sa présence, sa valeur comme référence pour la politique actuelle. Il s'agit d'une caractéristique dynamique nécessaire, comme nous l'avons indiqué, pour une idée de mémoire collective. Cet aspect est souligné davantage dans l'ouvrage suivant, *El Refugio*. Dans son chapitre intitulé « Cultura contra civilización », Haro établit une séparation entre les deux termes qui semblent en principe avoir besoin l'un de l'autre : la séparation serait évidente, par exemple, dans les gouvernements fascistes, où la culture s'opposait à la civilisation de l'ordre, les croyances monolithiques et

le patriotisme. L'Espagne est un pays déficient, indique Haro, puisque jusqu'à aujourd'hui il n'y a que pendant la République qu'il n'y a pas eu une telle opposition (ER : 45 ; 80). La critique de l'Espagne comprenant le moment actuel devient générale lorsque tout est comparé avec la République. Ces lignes d'*El Refugio* en sont un bon exemple : « Todo esto parece un síntoma de retroceso. De retraso con respecto a los ideales de la clandestinidad, y mucho más con los de la II República. Es natural : esto no es una república, ni mucho menos una época de grandes cambios » (ER : 119). Même lorsque Haro consacre quelques pages de *Hijo del siglo* à l'éloge de la figure du Roi Juan Carlos, il prévient : « Pero tampoco hay que engañarse : la Monarquía no es ni será nunca la República. Es un régimen para la abolición ». La conception dynamique de la démocratie et de la politique (dont il parle dans le passage intitulé « La democracia » d'*El niño republicano*), non soumise à des dogmes ni au poids de l'histoire, mais à la seule adaptation à la réalité de chaque jour (NR : 157) s'oppose au refus catégorique de l'institution monarchique à l'époque actuelle, même si elle a aujourd'hui en Espagne une autre fonction.

Le caractère fragmentaire de sa prose, la spontanéité du discours et le passage constant de personnages et de sujets divers, laisse entendre un certain écho de *tertulia*, de réunion entre personnes où les opinions personnelles s'expriment de façon libre et directe, moins justifiées que dans un discours scientifique ou journalistique. Mais chez Haro le pessimisme qui marque le ton des trois ouvrages est particulier. Ce pessimisme radical est projeté vers l'avenir de l'Espagne comme de l'humanité en général. Il nous semble qu'il doit y avoir, bien que Haro ne le révèle pas explicitement, une grande influence aussi des traces chez lui de la condamnation à mort de son père, ainsi que de la perte de ses fils Alberto, Eduardo et Marina, dont les morts sont souvent mentionnées<sup>3</sup>.

Finalement, nous voulons attirer l'attention sur l'aspect essentiellement néomoderniste chez Haro. Tels qu'ils sont définis par G. Navajas dans son ouvrage *Más allá de la posmodernidad* (1996 : 84-91), le postmoderne et le néomodern se trouvent dans ces ouvrages récents de Haro. Tous les trois présentent les caractéristiques attribuées au postmodernisme dès les années 70 : l'hétérogénéité formelle (chez Haro on trouve, au moins, les styles journalistique, essayiste, autobiographique, voire le portrait biographique, comme celui d'Azaña dans NR : 121, et il n'est pas rare qu'il cite des poésies,

---

<sup>3</sup> La mort de son fils Alberto après une longue maladie semble spécialement douloureuse car il n'avait pas encore 23 ans (HS : 23). On apprend à peine que sa fille Marina devint malade mentale et se suicida (HS : 166). La mort de son fils Eduardo arrive en 1991 : elle semble également douloureuse parce qu'apparemment il fallut pratiquer l'euthanasie (HS : 215).

spécialement dans ER) ; l'absence de principes ou de valeurs définis (ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas des principes, mais qu'ils sont sous-entendus et, surtout, ils peuvent sembler contradictoires) ; la production d'ouvrages fragmentaires et non-conclusifs ; et la vision d'un monde confus et déclinant (la conscience que le moment dont il se souvient est impossible à concrétiser tel qu'il a été vécu —tout est un mélange et « todo es incierto » [NR : 10]—, est constante dans les trois ouvrages, comme Haro l'explique dans le prologue de *El niño republicano*). En plus, le chaos narratif apparent, le fait d'entremêler les événements et de les laisser inachevés, serait surtout, de ce point de vue, le résultat d'un style dans lequel la liquidation soudaine de la République est représentée.

Le néomodernisme surgirait, selon Navajas, comme une dérivation du postmodernisme caractérisée, entre autres choses, par son rapport spécial au passé : le postmodernisme avait tendance à l'ignorer et le néomodernisme le récupère de façon subjective à travers différents regards des narrateurs ou des personnages d'un ouvrage, même d'une autobiographie car le néomodernisme revalorise l'expérience individuelle directement représentée comme personnelle à partir du présupposé que les principes par lesquels le *je* est régi sont communs et transindividuels. La manière principale de cette transfiguration serait la nostalgie, qui chez Haro, comme nous l'avons dit, dérive plutôt vers un profond scepticisme (chez des romanciers nés dans les années 50 la nostalgie peut être revêtue de mythification, comme chez Muñoz Molina ou chez Javier Marías). Le pessimisme est caractéristique de cette situation et, bien qu'il puisse être nuancé de ladite nostalgie, chez Haro il prévaut. Le fait que ses critiques ne soient pas constructives lui a fait mériter plusieurs fois le qualificatif de « provocateur » de la part de Felipe González, que Haro évoque avec une certaine fierté (ER : 233).

Dans cette étude de ces trois ouvrages nous n'avons analysé que leurs rapports avec la II<sup>e</sup> République, qui s'expriment d'une façon que la critique littéraire considère comme néomoderniste, mais sans doute fournissent-ils au lecteur de nombreuses opinions sur d'autres épisodes historiques animés par la conviction d'un des observateurs les plus critiques de la formation et de l'évolution des idées en Espagne.

**Jaime CÉSPEDES**  
**Université de Londres**  
**Royal Holloway College**

## Bibliographie

- CARANDELL, Luis (2000), *El día más feliz de mi vida*, Madrid, Espasa Hoy, 2000.
- CASTILLA DEL PINO, Carlos (1997), *Pretérito imperfecto*, Barcelone, Tusquets, 1997.
- FERNÁN-GÓMEZ, Fernando (1998), *El tiempo amarillo. Memorias ampliadas (1921-1998)*, Madrid, Debate, 2000, 2 volumes.
- GALA, Antonio (2000), *Ahora hablaré de mí*, Barcelone, Planeta, 2000.
- GALÁN, Diego (1997), *La buena memoria de Fernando Fernán-Gómez y Eduardo Haro Tecglen*, Madrid, Alfaguara, 1997.
- GENETTE, Gérard (1972), *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.
- HALBWACHS, Maurice (1950), *La mémoire collective*, Paris, PUF, 1968.
- HARO TECGLEN, Eduardo (2000), *Arde Madrid*, Madrid, Temas de Hoy, 2000.
- (1999), *El Refugio. Situaciones : momentos de una vida*, Madrid, El País / Aguilar, 1999.
- (1998), *Hijo del siglo : crónica*, Madrid, El País / Aguilar, 1998.
- (1996), *El niño republicano*, Barcelone, Círculo de Lectores, 1999.
- MARTÍNEZ SARRIÓN, Antonio (1997), *Una juventud*, Madrid, Alfaguara, 1993.
- (1993), *Infancia y corrupciones*, Madrid, Alfaguara, 1993.
- NAVAJAS, Gonzalo (1996), *Más allá de la posmodernidad*, Barcelone, EUB, 1996.
- SEMPRÚN, Jorge (1998), *Adieu, vive clarté...*, Paris, Gallimard, 1998.